

K E I M I L L E R

L'AUTHENTIQUE  
PEARLINE PORTIOUS

*Roman traduit de l'anglais (Jamaïque)  
par Nathalie Carré*

ZULMA  
18, rue du Dragon  
Paris VI<sup>e</sup>

Titre original:  
*The Last Warner Woman.*

Publié pour la première fois par Weidenfeld & Nicolson,  
une division du groupe éditorial Orion, Londres.

© Kei Miller, 2010.

© Zulma, 2016, pour la traduction française.

Si vous désirez en savoir davantage  
sur Zulma ou sur *L'authentique Pearlina Portious*  
n'hésitez pas à nous écrire  
ou à consulter notre site.  
[www.zulma.fr](http://www.zulma.fr)



Bleu du ciel éventré. La prophétesse,  
Bouche biblique et carillon de cloches,  
Elle claironne par-delà les collines  
Voix de Dieu, voix du destin,  
Coups de vent et tremblement de terre  
Raz de marée et inondation.

Moi terré, moi blotti. Souvenirs de Port Royal.  
Je vois les eaux qui montent à East Harbour.  
Elles soulèvent Caneside Bridge. Ô Dieu,  
Prends pitié, je ne veux pas mourir, pas maintenant,  
c'est trop tôt.

Et puis soudain le ciel se recompose une carnation  
bleutée.  
Le jour, doucement, dans un coin panse sa plaie.  
Ce fut l'heure du déjeuner, puis du dîner.  
Celle du rêve et de l'oubli.  
Une prophétesse? Je n'en ai point nouvelles  
Depuis belle lurette!

EDWARD BAUGH

*The Warner Woman*

Parle-moi Huracán  
Parle-moi Oya  
Parle-moi Shango  
Et toi Hattie  
Toi mon cousin-cyclone venu du pays.

Que viens-tu faire sur la côte anglaise ?  
Pourquoi cette langue ancienne  
Ravage des moissons  
De nouveaux territoires ?

GRACE NICHOLS

*Hurricane Hits England*

## *Comment se déplie l'histoire*

### PREMIÈRE PARTIE

*Là où commence l'histoire*

II.

### DEUXIÈME PARTIE

*Là où l'histoire s'apprête à voyager...  
et recommence*

II3.

### TROISIÈME PARTIE

*Là où d'autres témoins racontent*

227.

### QUATRIÈME PARTIE

*Là où l'histoire se fait parabole,  
donne sa bénédiction et s'en va*

287.

PREMIÈRE PARTIE

*Là où commence l'histoire*

## *Le napperon violet*

Il était une fois une léproserie en Jamaïque. Si vous vouliez aujourd'hui vous y rendre, il vous faudrait trouver un homme répondant au nom d'Ernie McIntyre mais que vous appelleriez simplement Mr Mac parce que – comme lui-même, sa propre mère et tous les autres le précisent avec insistance – c'est sous ce seul nom qu'il est connu. Mr Mac est célèbre pour son ventre spectaculaire, tellement imposant que les boutons de sa chemise se carapantent toujours de leur trou ; une tête impressionnante et une énorme paire de fesses. Tout cela, il parvient pourtant à le caser sur le siège avant de sa Lada qui fait office de taxi. Vous prendriez place à l'arrière et ce serait parti pour l'ascension chaotique de la piteuse route de poussière rouge, bordée de chaque côté par l'ample verdure des feuilles de bananiers. Une fois au sommet de la colline, Mr Mac s'arrêterait. Une pause bienvenue surtout si l'on ne vous avait rien dit de sa conduite. Rien de la manière dont, au pied de la colline, il met les gaz à fond pour ne plus jamais relâcher la pression, quels que soient les virages, les nids-de-poule ou les cailloux de la route. À fond jusqu'au sommet, tout en vous

dispensant une visite guidée de son cru énoncée dans une langue étrange et que, quand bien même vous pourriez la comprendre, vous ne réussiriez pas à entendre à cause du moteur diesel. Si personne n'avait pris le soin de vous prévenir de tout cela et que vous aviez fait l'erreur considérable d'un solide petit déjeuner, alors vous arriveriez l'estomac tout retourné, à deux doigts de la nausée.

Une fois là-haut, vous jailliriez du taxi en vous tenant le ventre pendant que Mr Mac, tout excité, vous montrerait quelque chose du doigt en contrebas en disant : Regarde, *mate*.

C'est le mot qu'il emploierait, *mate*, parce que vous êtes peut-être anglais et qu'il cherche à vous impressionner, mais après cela, ce serait une autre paire de manches :

Wacha, you see? Les toits, y sont là, là-bas-là! Eh, man, tu tiens zentrailles-là pourquoi? C'est bad belly huh? See, the roof! Look! les toits-là, in de mist, anhan, see? Là? Anhan!

Vous ne comprendriez pas tout de ce que vous dirait Mr Mac, mais vous regarderiez dans la direction indiquée et quelques-uns des mots entendus, mis bout à bout, commenceraient à faire sens car en effet, dans la vallée, vous apercevriez des toits en zinc pointant à travers le brouillard. Ce serait justement l'endroit que vous cherchiez. Tout comme l'Authentique Pearline Portious avant vous, en 1941, alors que sa mère attendait, pétrifiée, sous un goyavier. Pearline



s'était tenue au même endroit, au sommet de la colline, la différence étant qu'elle y était parvenue par la force de ses seuls pieds. Elle aussi avait regardé les toits en contrebas et avait pris la décision de les rejoindre. Tout cela alors qu'elle n'avait jamais emprunté ce chemin, en dépit de ses dix-sept ans grandis dans ces montagnes. Si elle avait prêté attention aux sages conseils de sa famille, de ses amis et de tous ceux qui vivaient autour d'elle, elle n'aurait d'ailleurs jamais entrepris ce voyage, parce que tous avaient répété en long en large et en travers que la vallée, là-bas, était un lieu dévasté par la maladie.

Mais ce n'était pas la curiosité qui avait jeté Pearlina sur le chemin qui, contre toute attente, allait changer sa vie : ce jour-là, il fallait qu'elle vende un napperon violet.

Violet, quel choix incongru pour un napperon ! Partout dans l'île, il était admis que le moindre objet destiné à recouvrir les surfaces en bois se devait d'être blanc : nappes, dessous-de-plat, napperons... La détermination que Pearlina mettait à continuer de crocheter en couleurs – rose, bleu, rouge, vert, violet – impliquait une seule et unique chose : que jamais ses créations n'avaient trouvé preneur. Cet échec indubitable de ce qui se voulait une tentative entrepreneuriale n'affectait en rien Pearlina. Elle se considérait comme une artiste dont le but premier était de se faire plaisir en créant. Chaque réalisation invendue lui revenait donc de droit et

elle se réjouissait de trouver à chacune une place dans sa chambre. Celle-ci avait fait l'objet de visites fréquentes de la part des habitants du village qui avaient dû admettre – bien qu'à contrecœur – que si chaque pièce prise individuellement était définitivement affreuse, il y avait cependant quelque chose de merveilleux dans la combinaison de toutes ces couleurs. Ils disaient que c'était comme si la gamine vivait dans un arc-en-ciel.

Évidemment, la mère de Pearline ne ménageait pas ses efforts pour détourner sa fille de la relation assidue et stérile qu'elle entretenait avec les couleurs. Le matin où tout bascula, elle l'avait observée, sous le goyavier, lancée dans la confection du fameux napperon violet.

— Pearline, *mafi*, avise donc ce que t'es en train de faire! Ce que c'est laid! Qui donc va t'acheter un truc pareil? Tu peux pas te satisfaire de créer des choses juste pour ton plaisir!

— Maman, celui-là je le vendrai, je te le promets.

— *Anhan*! Essaye un peu de me redire ça en me regardant dans les yeux. *Mafi*, tu gâches juste ton temps. Qui voudra t'acheter ça? On regarde la même chose au moins? C'est violet, Pearline, violet! T'as déjà vu un foutu napperon violet dans la maison de qui que ce soit?

— Maman, je te dis que je le vendrai.

— Foutaises! C'est pas de le dire qui va le faire vendre! Pearline, t'es rien d'aut' qu'une belle parleuse.

Regarde-moi, gamine, il est bien temps que tu grandisses un peu. Et prends pas tes grands airs avec moi, tout ce que je dis, c'est pour ton bien. Tu crois que l'argent qu'on te donne ton père et moi, on l'a ramassé au bord de la route? Et qu'on te le donne juste pour que t'en fasses ces, ces... espèces de stupidités violettes qui trouveront jamais de place ailleurs que dans ta chambre?

Les dix doigts de Pearline se mirent à trembler. Elle ne pouvait plus rien en faire, impossible de poursuivre la tâche qui les avait occupés si gaiement quelques minutes auparavant. Elle restait là, les yeux rivés au sol, sans aucune envie de relever la tête. Sa mère aussi tremblait de rage, elle ne s'était pas attendue à ce que la conversation prenne un tour si dramatique et en même temps, elle savait que ce n'était pas fini. Maintenant qu'elle s'était embarquée dans cette voie, il fallait qu'elle aille jusqu'au bout. Alors elle quitta ses pantoufles pour s'avancer pieds nus sur le sol afin que sa fille comprenne bien que les mots qui allaient sortir, il fallait les prendre au sérieux.

— Très bien, *mafi*, très bien. Tu dis que tu vas vendre çui-là. Entendu, va le vendre, alors. Et moi, je te jure que je m'en vais rester là, sur ce ti-bout d'terre jusqu'à temps que tu r'viennes avec l'argent. Qu'il tonne, qu'il vente ou que je crame au soleil, je bougerai pas d'un pouce. T'entends, ma fille? Faudra que Jésus not'Sauveur descende de sa croix pour me faire bouger. Parce que je pense bien que tu me

prends pour une espèce d'évaporée.

Pearline leva finalement les yeux, atterrée. Ce n'étaient pas des paroles en l'air, les mères mettent toujours à exécution les menaces de ce genre, elle le savait bien. Elle savait que sa mère ne bougerait pas. Qu'elle ne rentrerait pas pour s'asseoir, faire la cuisine ou même dormir. Elle n'irait pas non plus travailler aux champs. Tous les voisins qui passeraient la verraient là, plantée en terre aussi profond que l'arbre sous lequel elle se tenait et Pearline savait qu'elle leur expliquerait que c'était à cause de sa fille qu'elle avait viré *toktok*. Elle resterait là, pendant des jours, à se donner en spectacle en attendant que Pearline ait vendu son napperon ou revienne s'excuser en disant : Maman, c'est toi qui avais raison. Il est temps que je grandisse.

Et c'est ainsi que l'Authentique Pearline Portious se mit en route pour le marché, prête à tout pour réussir là où elle avait toujours échoué.